

Bulletin d'histoire politique

Psychologie et histoire

Yves Tremblay



Volume 22, numéro 2, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, Y. (2014). Psychologie et histoire. *Bulletin d'histoire politique*, 22(2), 280–295. <https://doi.org/10.7202/1022000ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Psychologie et histoire

YVES TREMBLAY

Historien

Ministère de la Défense nationale du Canada

L'un des problèmes les plus difficiles que l'historien doit résoudre est celui des motivations profondes des acteurs historiques, ce surtout lorsque ceux-ci sont plus ou moins anonymes. Les progrès de la discipline depuis environ un siècle, les opportunités ouvertes et les défis posés par la rencontre avec les autres disciplines, la qualité des sources primaires maintenant accessibles, font qu'il est aujourd'hui possible de toucher du doigt la solution du problème, voire quelquefois d'entrer, pour ainsi dire, dans la tête des gens les plus ordinaires.

Le problème n'est pas nouveau. D'une certaine manière, Thucydide, Plutarque, Polybe et d'autres historiens depuis l'Antiquité ont trouvé une solution. Mais bien entendu, tous les Périclès et Alexandre de leurs mondes étaient des personnages de premier plan. Le reste de l'humanité demeurait à l'arrière-plan : paysans, soldats, femmes. Les masses.

La discipline a changé. Nous ne sommes plus au temps où les ressorts politiques, économiques, sociaux et culturels étaient mal connus et devaient, génération de chercheurs après génération, être d'abord tracés à gros traits avant que d'être finement dessinés, puis décortiqués. Nous n'en sommes plus, pour prendre des exemples connus de tous, à expliquer la Terreur de 1793 par la seule crainte d'un retour vengeur des émigrés, ou à définir le capitalisme par l'appropriation des biens de production par la bourgeoisie, ou l'oppression des femmes par le paternalisme occidental, ou le nazisme par l'antisémitisme et l'autoritarisme innés des Allemands. Les sociétés même petites sont trop complexes pour être expliquées de façon aussi simpliste. Les concepts érigés en lois de l'histoire ont déçu, et dans une moindre mesure l'effort statistique, sériel aussi. Les anonymes

restaient anonymes dans leur masse. Les « agrégats » d'individus y ont des comportements stéréotypés, rarement des sensations, encore moins des sentiments. Lorsqu'on leur en attribuait, c'était une foule qui avait peur, qui était misérable, excitée, violente.

Longtemps, seul le genre biographique a paru adéquat pour la saisie du niveau individuel. La facilité d'accéder aux sources, ou peut-être le manque d'intérêt, conduisait trop souvent les biographes vers les individus « distingués ». Du reste, on croyait qu'il pouvait rarement se trouver assez de détails individuels pour dépasser un certain seuil de connaissance des humbles. D'où le recours aux statistiques, aux classes et autres typologies, avec pour conséquence la réduction de l'explication à des termes généraux, au fond peu satisfaisants. Or il n'y a pas d'ouvriers typiques ou si peu, et un tas d'ouvriers individuels.

On sait aujourd'hui que l'impasse résultant de cette supposée absence de sources peut être surmontée, car il existe des sources détaillées donnant vue sur l'univers mental des gens les plus humbles. Le projet d'une histoire des comportements telle que pouvait la concevoir Marc Bloch en 1921 dans son article sur les rumeurs de guerre, utilise un matériau « neuf » issu de la tragédie qu'il venait de vivre en tant que participant : la Première Guerre mondiale des tranchées. Bloch fait notamment allusion à l'idée persistante parmi les troupes allemandes envahissant la Belgique en août 1914 que beaucoup de civils belges étaient des francs-tireurs hypocrites qui tiraient dans le dos des Allemands. Ce fut le motif que l'autorité d'invasion puis d'occupation allemande utilisa pour faire arrêter, fusiller et persécuter des dizaines de milliers de civils belges innocents. Cette affaire a fait l'objet de rapports belges, français, britanniques et allemands contradictoires dès 1915, mais elle n'a trouvé sa conclusion scientifique qu'en 2001 avec la parution du livre de John Horne et Alan Kramer sur les atrocités allemandes en 1914, où l'absence de francs-tireurs réels est démontrée, l'origine de la rumeur expliquée en détail, tandis que les atrocités qui en ont découlé sont bien réelles¹. L'une des découvertes décisives de Horne et Kramer est que les archives allemandes corroborent la version des Belges et de ses alliés de 1914, et que la version officielle allemande de 1915 est un document de propagande fabriqué dans les bureaux du ministère allemand des Affaires étrangères. Or les archives en question ne sont devenues accessibles qu'après 1989, parce que les Soviétiques, qui les avaient saisies et déménagées à Moscou en 1945, n'y ont jamais donné accès du temps de leur règne².

Il y avait bien eu quelques incidents rares où des civils belges avaient tirés sur des soldats allemands, mais il y avait surtout une volonté de l'état-major allemand d'intimider la population derrière le front, pour éviter que surgissent des groupes de partisans comme cela avait été le cas en 1870-1871 lors de la guerre franco-prussienne. On voulait être sévère pour

dissuader la résistance, mais ce faisant on a produit et alimenté une psychose des francs-tireurs chez les soldats, psychose qui faisait que toute balle perdue ou tout décès d'apparence suspecte étaient associés à des actes illicites de résistance contre l'occupant. Une idée qui avait un fondement de vérité éloignée est donc à l'origine de l'exécution sommaire de 5 100 Belges et 400 Français³, et a servi de prétexte à d'autres exactions, pillages, incendies et viols. À propos d'une autre rumeur, Bloch faisait remarquer dans le même article de 1921 que «[d]es perceptions justes en leur principe, mais mal interprétées – unanimement déformées pour s'accorder aux ardents désirs de tous – telle fut sans doute l'origine de la fausse nouvelle russe, comme de tant d'autres»⁴.

Il a fallu quatre-vingt-dix ans pour connaître le fin fond de l'histoire des atrocités belges. Entre-temps, l'histoire des mentalités ou la psychologie historique, peu importe comment on l'appelle, s'est souvent fourvoyée. On a vu par exemple un Alain Besançon préconiser le rapprochement de l'histoire et de la psychanalyse, idée reprise dans le fameux trio de livres dirigé par Jacques Le Goff, *Faire l'histoire* publié en 1974, encore réédité récemment⁵.

Pendant longtemps, on a réduit le comportement des membres d'une classe aux attributs de celle-ci tels que les préféraient les théoriciens marxistes : vous êtes propriétaires de facteurs de production, vos motivations sont nécessairement intéressées ; inversement, vous êtes exploités, vous avez donc raison toujours et partout, en autant évidemment que vous attribuez vos malheurs aux capitalistes. Les schématisations post-modernes et féministes sont des calques du matérialisme historique, la pseudo-méthode marxiste, où à la lutte des classes est substitué un autre «moteur de l'histoire», patriarcat ici, biopouvoir là...

Ces errances sont heureusement à peu près révolues. Ainsi, débarrassé du préjugé de la lutte des classes, le portrait des ouvriers devient plus complexe, comme chez David Rose. Les ouvriers ne sont plus le jouet de forces sociales qui les dépassent, mais deviennent des acteurs avec lesquels il a toujours fallu compter. Ils ne sont jamais entièrement exploités ou soumis. Des noms d'inconnus apparaissent, de plusieurs autodidactes notamment, que Rose tire de l'obscurité. Il les tire de l'obscurité parce qu'il exploite des archives de sociétés d'entraide ouvrière, ou de coopératives ou de bibliothèques populaires ou d'écoles du soir. La révolte du prolétariat n'a bien sûr jamais eu lieu, parce que le prolétariat n'est qu'un concept et que les ouvriers en chair et en os réagissent en groupes plus ou moins nombreux, et parfois en individus, et parce que la «classe» est un objet ouvert qui ne se reproduit pas mécaniquement. Ne nous méprenons pas sur Rose : son antimarxisme n'est pas négateur de la classe, au contraire. Il y a des groupes qui ont des conditions et des mœurs suffisamment différentes pour que l'on s'intéresse à ce genre de typologie. Mais ces groupes

ne sont pas homogènes, et les déterminants des comportements sont au moins aussi individuels que collectifs.

Dans son chapitre final, Rose retourne la théorie contre ceux qui l'énonce: la «classe bohémienne», qui n'a rien de bohème mais dont les membres affectent certaines manières de s'habiller, de tutoyer, et ont la prétention d'avoir du goût, devient l'objet de l'observation ouvrière. Rose cite par exemple Angela Rodaway, née en 1918: «j'avais découvert que les intérêts intellectuels et esthétiques étaient concomitant d'un certain degré de grâce sociale». Malheureusement, ajoute-elle, «ces intellectuels gauchistes agressifs, dont certains dormaient sur les planchers et mangeaient végétarien à même des caisses d'oranges [...] rejetaient au moins la moitié de tout ce à quoi j'avais aspiré»⁶.

L'analyse discursive et la sémiologie furent dans les années 1980-2000 un peu ce que le marxisme et la psychanalyse furent les décennies précédentes: puisque la réponse était impossible à trouver (les humbles ne font pas l'histoire, n'est-ce-pas?), cherchons et interprétons des signes dans les manifestations plus ou moins apparentes: seraient ainsi moteurs de comportement les images et les mots interprétés dans leurs polysémie. Particulièrement recherchés furent les signes cachés⁷, comme on recherchait la cause des névroses dans l'inconscient chez Freud. Il y avait comme une jouissance à découvrir les motifs d'action dans des interprétations sophistiquées de quelques signes qu'on faisait parler, un peu n'importe comment. D'ailleurs, l'explication gagnait en incontestabilité par l'obscurité de l'origine «véritable» d'un comportement: comment contester l'inconscient troublé d'un meurtrier en série, comment ne pas s'émouvoir devant la symbolique oppressive d'un phallus découvert sous tous ses masques? L'explication semblait d'autant plus une découverte qu'elle était plus spectaculaire et plus choquante. Bref, l'adéquation aux sources n'était plus une frontière indépassable. Au fond, la qualité des sources employées n'avait pas d'importance, car l'interprète habile savait faire parler les signes d'une seule archive, peu importe que celle-ci fut en rapport avec la question. Ainsi, les articles théoriques de Pinel ou d'Esquirol firent foi du traitement des fous, dont l'on savait pourtant que ceux-ci souffraient moins de leurs médecins que de leurs gardiens, l'histoire de la folie se trouvant moins dans le discours psychiatrique, ou l'architecture des asiles, que dans les comportements de tous les jours de ceux et celles qui avaient la garde des fous. Cette véritable histoire a été faite maintenant, de sorte que la représentation de la folie qu'en aurait eu les psychiatres⁸ a perdu de l'importance au profit de la recreation du vécu et des traitements dans ou hors des asiles.

Les motivations profondes relèvent d'une science avec laquelle l'histoire n'a que des contacts épisodiques: la psychologie. «Faire une histoire de l'homme intérieur» a déjà été proposé par le psychologue Ignace

Meyerson (1888-1983) dans les années 1940, mais sa proposition a été assez mal reçue par ses collègues psychologues partisans d'une psychologie naturaliste expérimentale, inquiets du statut scientifique de leur jeune discipline. La méthode de Meyerson est historique, sociologique, anthropologique et comparative. Il utilise les témoignages de toute provenance, y compris littéraire. D'où le scepticisme de ses collègues qui préféraient fabriquer des expériences. Or le dogme de la science qui ne serait qu'expérimentale dérangeait Meyerson. À son avis, le psychologue ne cherche pas des « lois » au sens de loi de la gravité, ne vise pas à formuler des généralisations sur les comportements, mais recherche des formes, des tendances, des orientations, des fonctions, des conventions qui sont « historiques » au sens où elles ont là et à ce moment-là telle ou telle forme. Les actes individuels prennent par conséquent une couleur locale et temporelle, ce d'autant que les conventions préexistent à l'individu. Il s'éloigne aussi de l'analyse des rêves, qui était fort populaire au moment où il faisait ses études, et cherche des alliés chez les sociologues durkheimiens. Pour lui, l'esprit ne s'étudie pas métaphysiquement dans une futile recherche d'unité, l'inconscient par exemple ; il est plutôt discontinu et se manifeste dans des « œuvres » concrètes. C'est pourquoi nous ne pensons pas à des idées, mais à des choses. Nous objectivons sans toujours nous en rendre compte. Ces choses motivent l'action humaine. En ce sens, il n'y a rien d'entièrement individuel ni rien de déterminé par la nature ou par la classe ; ce que l'on *choisit* de faire a un sens ici et en ce moment⁹.

Jean-Pierre Vernant a fait remarquer que c'est avec la question de la signification que l'historien devrait rencontrer le psychologue¹⁰. Vernant avait justement ouvert une place à l'École pratique des Hautes Études (VI^e Section) à Meyerson, qui n'arrivait pas à obtenir un poste universitaire en psychologie à cause de l'opposition des psychologues expérimentaux à ses idées. Paradoxe, la reconnaissance des pairs qui a si cruellement fait défaut à Meyerson, Vernant l'obtient lui dès les années 1960 pour ses travaux d'histoire ancienne flirtant justement avec la psychologie¹¹.

Cependant, les travaux de Vernant s'éloignent un peu beaucoup de la pratique de l'histoire sociale ; ils sont trop focalisés sur une « pensée mythique » dont j'avoue ne pas comprendre l'importance pour l'histoire de l'action humaine. Si l'on interprète les documents comme des traces de situations réelles, la « vie du passé », les « épisodes réels de la vie du passé », comme l'écrit un autre éminent historien de l'Antiquité, sont autre chose que des considérations métaphysiques sur les représentations de l'homme ancien. Il ne faut pas oublier que ce sont les documents qui permettent les interprétations, pas l'inverse. C'est si vrai qu'un problème suggéré par un directeur de recherche résiste rarement à la confrontation avec un corpus de sources, dont l'exploration débouche souvent sur un

autre problème, plus intéressant. Quant à l'interprétation, qui finira par se résoudre au singulier, elle n'a d'intérêt que par son rapport aux sources, car «la liberté de l'historien s'arrête quand il doit interpréter un document»¹².

La tentation de lire au-delà d'une prudence méthodologique élémentaire n'est pas nouvelle. Retournons à l'*Émile*: «Je le répète, les arguments froids [des théologiens, des philosophes, c'est-à-dire des intellectuels du XVIII^e siècle] peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire et non pas agir: on démontre ce qu'il faut penser et non ce qu'il faut faire». Rousseau écrit ceci à la fin d'une longue digression sur le langage des signes, des signes qui sont pas des discours, mais des symboles ou des gestes: «les guerriers ne vantaient pas leurs exploits, ils montraient leurs blessures». Rousseau pense aux vêtements des anciens et à leurs cérémonies civiles, et on peut penser que les nôtres ont des fonctions similaires¹³. Mais contrairement à Rousseau, qui devait se contenter de signes, visibles et concrets, nous avons la chance maintenant d'avoir une expression plus directe des motifs de comportement par ceux qui agissent, aussi humbles soient-ils. Car l'échec d'une théorie générale des mentalités, au fond l'espoir théorique de Besançon, de marxistes intelligents comme E. P. Thompson, et peut-être dans les années 1970 d'un Jacques Le Goff, même l'engouement représentationnel qui a suivi, ou pis la superficialité de l'analyse de discours, sémiologique et postmoderne, peu importe, l'échec partiel ou total de ses fausses méthodes qui ne nous feront jamais entrer dans la tête des gens, cet échec ne nous a pas ramené à la situation qui était celle de Bloch au tournant des années 1920.

En effet, depuis les percées de l'anthropologie historique et de la micro-histoire qui commencent dans les années 1960-1970, qui suscitent des émules dans les milieux historiques depuis les années 1980-1990, on sait que l'on peut parvenir à une compréhension fine des comportements individuels des plus humbles en exploitant des sources riches, connues et redécouvertes, comme les procès de l'Inquisition¹⁴ et autres archives judiciaires pour mentionner deux exemples ayant donné des résultats spectaculaires.

La solution du problème des motifs profonds de l'action est donc à chercher du côté des sources, pas des options théoriques. En effet, à partir de l'époque moderne, l'État et beaucoup d'institutions privées accumulent des quantités considérables d'archives. Au XX^e siècle, qui m'intéresse particulièrement, ces archives deviennent nominatives dans des millions de cas, du moins certaines séries d'archives. Les premières séries du genre furent sans doute les archives militaires; ainsi des dossiers individuels militaires qui apparaissent au Canada avec le début de la Guerre de 1914-1918. À beaucoup d'égards, ce type d'archives est des plus loquaces pour qui s'intéressent aux motivations individuelles.

Un formidable exemple d'histoire psychologique de groupes (histoire des mentalités ?, j'hésite sur l'appellation) vient de paraître en français en 2013. Il s'agit du doublon sur les mentalités populaires et celles des soldats allemands durant la Deuxième Guerre mondiale, doublon de livres dont Harald Welzer est le principal « théoricien ». Un théoricien empiriste. Welzer n'est pas historien mais psychologue. Aussi les entrevues sont-elles sa manière préférée, des entrevues réalisées avec des témoins vivants ou encore des entrevues d'époque dont les transcriptions ont été préservées jusqu'à aujourd'hui. Il utilise des concepts et un vocabulaire un peu différents de ceux auxquels les amateurs d'histoire sont habitués (cadre de référence, un emprunt au sociologue Erving Goffman ; évocation de l'expérience de Stanley Milgram, etc.), mais c'est assez peu contraignant et jamais dérangeant.

Le premier livre du duo est un projet assez simple dans son objectif, mais très difficile dans sa réalisation : c'est d'exposer le mécanisme de transmission de la mémoire familiale de l'Holocauste chez les Allemands¹⁵. Welzer et ses coauteurs cherchent ici à déblayer la scène de la construction de la mémoire, notamment en montrant que l'éducation sur l'Holocauste a des effets limités et, pourrait-on dire pervers, d'autant pervers que cette éducation est intense et que l'on attache une grande valeur à l'humanisme contemporain. Afin d'étudier la transmission, l'équipe de chercheurs a conduit des interviews dans une quarantaine de familles représentant 180 individus d'au moins trois générations, quelquefois quatre, dont la première est composée d'individus ayant vécu la guerre, parfois en adulte ou au moins en tant qu'enfants assez âgés pour avoir des souvenirs clairs, la seconde de personnes nées après 1945 ou juste un peu avant et qui n'ont pas de souvenirs personnels de la guerre, la dernière de personnes nées à la fin des années 1950 ou par la suite.

Il se passe à peu près ceci dans ces familles : les grands-parents parlent difficilement de leurs guerres mais sont plutôt honnêtes. Peu ont fait des choses remarquables. Ils se posent souvent en témoins de l'époque plutôt qu'en acteurs. Les enfants racontent la guerre de leurs parents en insistant sur la vie difficile et en montant en épingle quelques incidents qu'ils interprètent très librement. Les petits-enfants utilisent les récits de leurs aînés filtrés par les valeurs de l'éducation contemporaine, une éducation insistante sur les torts des nazis. Par un processus historiquement illogique mais sentimentalement compréhensible, les grands-parents deviennent aux yeux des petits et arrières petits-enfants des héros, ou tout au moins des victimes dignes de leurs époques. Quant à la question de départ, la transmission de la mémoire de l'Holocauste entre des acteurs susceptibles

d'avoir été des coupables par action ou omission et leurs descendants, il n'en reste pas grand-chose.

Ce qui domine plutôt, c'est l'effort familial pour fabriquer à partir d'un matériau authentique mais réduit des fables que les générations ajustent au fil du temps aux valeurs contemporaines. Ainsi, les enfants font de leurs parents nazis des victimes qui n'avaient pas le choix, des spectateurs des atrocités qu'ils ne pouvaient empêcher. Jamais ils ne semblent atteindre au statut d'acteurs. C'est aux petits-enfants ou aux arrière-petits-enfants, qui bricolent avec ce matériau adultéré, et ils savent qu'il est adultéré parce qu'à l'école on leur a expliqué ce qu'avaient fait la génération de leurs grands-parents, qui bricolent donc ce matériau par désir de conformisme avec les valeurs ambiantes des années post-1960. Ainsi les grands-parents redeviennent acteurs, mais ce qu'ils auraient maintenant fait est l'opposé de ce qu'ils ont réellement fait ou omis de faire. C'est pourquoi dans presque toutes les familles, toute allusion de l'un des grands-parents à une non-participation à une atrocité dont il fut témoin finit par devenir un acte de résistance antinazie. Avec pour conséquence finale que dans toutes les familles deux résultats reviennent : victimisation et héroïsation des grands-parents qui, et c'est cela le plus étonnant, ont eux-mêmes fait le récit de leur guerre sans rien dire qui puisse laisser penser qu'ils furent héros ou victime, et parfois bien au contraire. Ainsi, deux grands-pères très nazis qui avouent avoir participé à des crimes finissent eux aussi en victimes et en héros. Les grands-parents sont témoins de cette transformation de leurs souvenirs, mais ils rectifient peu, tant et si bien qu'ils finissent par se rallier à une vision familiale commune, car il importe à leurs descendants qu'ils aient bel et bien été eux aussi des victimes des nazis, et tant qu'à faire des héros. L'unité de vision est atteinte ; on a réconcilié un passé honni avec un présent où la pureté des comportements est exigée. Tout est pourtant faux ou presque.

Je vais vite et je ne peux expliciter en détail la stratégie de retournement progressif des récits au fil des rencontres familiales et individuelles (il y a plusieurs entrevues pour chaque famille) comme le font les auteurs du livre, mais ce processus est présent dans toutes les familles. Cumulativement, avec les enfants puis les petits-enfants (le discours sur l'Holocauste frappe d'abord ceux-ci), le statut de héros ou de victime est acquis par tous les membres de la première génération. Enfants et petits-enfants ont si bien travaillé le récit grand-parental qu'il a fini par correspondre à une échelle de valeur et à un discours ambiant différent et autrement exigeant que celui de la première génération. Si les enfants se contentent d'avoir des parents innocents, les petits-enfants exigent des héros de la résistance. De la sorte, rien n'est plus compréhensible dans l'histoire de l'avènement des nazis, de leur durée à la tête du pays en dépit de tout, et de la facilité avec laquelle ils assassinèrent des millions d'innocents.

Au plan méthodologique, il en ressort que ce type d'histoire orale n'a rien à nous apprendre sur le passé, tout sur les préjugés contemporains. L'entrevue réalisée longtemps après les faits porte assez peu sur les faits, et peut-être pas du tout. L'histoire psychologique de la mémoire de Welzer nous sert ici une leçon sur les limites des représentations : elles sont des constructions fragiles a posteriori. Elles n'ont même pas l'intérêt des fausses rumeurs de Marc Bloch, qui elles étaient contemporaines des événements. Les représentations nous parlent non pas du passé qui est leur sujet apparent, mais de quelque chose qui se produit entre ce passé et nous. Peut-être d'ailleurs plus de notre temps que de ce passé. De la sorte, il n'y a plus d'extermination des Juifs d'Europe dans le passé que se représentent les Allemands non-Juifs interviewés par l'équipe de Welzer. C'est aussi radical et faux que cela. Pas que les familles en question nient explicitement l'extermination, c'est-à-dire que des Juifs ont été tués, mais personne n'a rien fait de mal... Or il me semble que le travail des historiens est de préserver le passé.

Heureusement, une autre sorte d'histoire orale produit des résultats tout à fait différents. Le second livre de Welzer, écrit celui-ci avec l'historien Sönke Neitzel¹⁶, est plus classique comme travail historique mais tout aussi spectaculaire. Les auteurs utilisent ici une source exceptionnelle découverte par Neitzel dans les archives britanniques et américaines : les conversations entre prisonniers de guerre allemands enregistrées dans des camps de prisonniers en Angleterre et aux États-Unis à l'insu de ceux-ci. On a ici une génération d'acteurs qui parlent sans gêne et sans inhibition, d'une manière très différente de celle que rapporte Welzer dans le premier livre. Le contraste est pour le moins frappant. Maintenant, l'on est devant la psychologie d'acteurs qui agissent, et même si l'action se situe à un niveau de responsabilité modeste, les conséquences néfastes ou criminelles pour les autres sont admises.

Chez les soldats prisonniers, si la position de spectateur est parfois postulée, celle de victime ne l'est jamais. L'aveu de crimes est fréquent, crimes à nos yeux mais qui ne l'étaient pas toujours aux yeux des acteurs. Alors que l'antisémitisme devait être lu entre les lignes dans le premier livre, il est patent chez beaucoup de témoins du second. Surtout, la figure de Hitler, si peu évoquée et le plus souvent négativement dans les entrevues du premier livre, est la plupart du temps positive dans les conversations du second, du moins jusqu'à la fin de 1944, lorsque les prisonniers commencent à rationaliser la défaite, dont Hitler est dorénavant rendue responsable. Le massacre des Juifs n'est qu'un sujet de conversation parmi d'autres et pas le préféré des prisonniers, qui aiment plutôt s'attarder sur leurs exploits réels ou imaginaires, ainsi que sur les aspects techniques du métier de soldat.

Dans un registre différent du premier, la conclusion du second livre est également pessimiste: la violence a une dynamique spécifique que même de solides valeurs (l'honneur militaire par exemple, une chose bien réelle) ne parvient pas à limiter. La compréhension des mécanismes qui mènent aux extrêmes est difficile si l'on considère la violence comme une déviance; nos auteurs croient qu'il faudrait plutôt la considérer comme une forme d'action sociale de communautés de survie, qui «sont toujours aussi des communautés de destruction»¹⁷. Et de terminer ainsi le livre: «La confiance qu'ont les Temps modernes dans la distance qu'ils auraient prise par rapport à la violence est illusoire. Les gens tuent pour les raisons les plus diverses. Les soldats tuent parce que telle est leur mission»¹⁸. Sous-entendu que les autres peuvent trouver facilement des raisons de tuer...

En résumé, la guerre apparaît assez peu comme ce qu'elle est dans la mémoire familiale. Cela en dépit du fait que l'école et l'écoute des médias devraient permettre de rectifier le tir. Le principal résultat théorique auquel Welzer est parvenu avec ces deux livres est que la conscience historique d'une époque dépend plus de relations personnelles que d'efforts collectifs d'éducation, scolaire ou médiatique. Je cite l'un des derniers paragraphes de «*Grand-père n'était pas un nazi*»:

[N]ous avons affaire, dans nos entretiens, à des situations significatives du point de vue émotionnel – et l'implication émotionnelle produit, nous l'avons dit, une autre condition de départ pour ce qui doit être perçu, stocké et appelé. Les processus émotionnels de souvenir et de transmission ne sont pas la même chose que l'apprentissage de faits et l'utilisation de savoirs – c'est la raison pour laquelle les certitudes transmises par la voie communicative et le savoir représenté sous forme cognitive constituent des domaines différents de la conscience historique. Ceux-ci, comme le montrent nos entretiens, peuvent coexister sans le moindre lien; mais ils peuvent aussi, comme le montrent l'héroïsation et la victimisation cumulatives, nouer des liens auxquels aucun didacticien de l'Histoire ne se serait jamais attendu¹⁹.

Je pense que les conclusions de ces deux livres importants devraient interpeller tous ceux qui sont soucieux des questions de mémoire historique. Les incursions psychologiques en profondeur de l'équipe de Welzer suggèrent que la mémoire collective est difficile à façonner depuis l'extérieur des petites cellules, qu'il s'agisse d'une famille ou du groupe primaire de survie du soldat. Sans un travail historique exigeant où le recours aux archives écrites est plus que jamais indispensable, il y a toutes les raisons de croire à l'avènement d'une nouvelle pensée mythique.

Il découle de ceci que des programmes de recherche lancés dans les années 1980 et 1990 sur les représentations du passé sont trop présentistes, au sens où ils sont conditionnés par un présent politique et social. Les signes dont Rousseau parlait étaient concrets, avaient un lien plutôt oublié

avec les mythes anciens et surtout, ces signes étaient contemporains des acteurs.

Les signes sont des manifestations mentales ou matérielles bien réelles des mœurs, et ils sont consignés dans les archives. Ils sont vraiment utiles à la découverte des comportements lorsqu'ils sont contemporains de l'action. Tout le monde a sa représentation du monde, mais ceci est plus ou moins utile à l'étude des comportements. C'est ce que voulait dire Rousseau lorsqu'il préférait les signes concrets aux idées sur les signes qu'avaient les intellectuels de son temps. L'antisémitisme était présent dans toutes les sociétés européennes du début du xx^e siècle, mais les représentations négatives des Juifs n'auraient conduit à leur extermination qu'en Allemagne nazie. L'explication n'est donc pas dans la représentation. Il ne faut pas découpler les représentations de l'action sous peine de générer des lectures de plus en plus semblables à celles des petits-enfants interviewés par les chercheurs de Welzer.

Est-ce que la culture historique est un bien ou un mal ? On pourrait inférer du travail de Welzer que peu de culture historique est pire que rien du tout. Vaudrait-il mieux ne pas se souvenir plutôt que se rappeler tout de travers ?

* * *

Est-ce que les conclusions de nos auteurs s'appliquent à d'autres sociétés et à d'autres époques ? J'ai le souvenir d'avoir écouté avec respect mais scepticisme l'historien québécois Jocelyn Létourneau exprimer des constats moins pessimistes que ceux de Welzer sur la transmission de la mémoire à l'école. Je ne peux décider aujourd'hui qui du professeur québécois ou du professeur allemand a raison, mais je pense que l'on doit sérieusement considérer la proposition de Welzer sur l'effet émotionnel, c'est-à-dire la sensation qu'il faut sauvegarder l'unité et resserrer les liens en forgeant un récit familial par lequel les données de l'expérience sont ajustées voire complètement retournées au filtre des valeurs des nouvelles générations, celles qui reçoivent et qui vont bientôt transmettre. La théorie de la mémoire de Welzer et de ses collaborateurs m'apparaît intéressante pour qui voudrait expliquer la mémoire historique québécoise, faite d'à-peu-près historiques pauvres en détails, souvent entachée d'héroïsation facile, par exemple à propos de la difficulté de vivre au temps du Régime français, ou encore sur l'action des partis patriotes sous le régime anglais, ou finalement, pour en revenir à 1939-1945, à propos des réfractaires à la conscription.

Pour Marc Bloch, la rumeur était toujours une fausse nouvelle. Le travail de l'équipe de Welzer montre que la mémoire est d'autant plus fausse qu'elle s'éloigne de l'expérience, ce qui n'a rien d'étonnant, cela non pas

parce que l'on perd la mémoire, elle est au contraire bien préservée dans les archives, par les historiens, dans les manuels, bien accessibles à travers les différents médias, mais elle n'atteint pas le niveau d'une croyance scientifiquement fondée parce qu'on veut une autre croyance. Les données de l'expérience sont pour cette raison travaillées pour produire une conscience historique émotionnellement satisfaisante. La conscience historique – l'abandon du mot mémoire paraît ici judicieux – serait donc plus volontaire qu'accidentelle. Ce n'est peut-être pas très encourageant pour ceux qui font profession de chercher et d'enseigner l'histoire, bien que d'une certaine façon cela rende le travail historique encore plus nécessaire.

Deux parutions récentes

Michel Litalien, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu, 1914-1916*, Montréal, Athéna éditions, 2013, 263 p.

Michel Litalien a publié et édité plusieurs livres de témoignages sur 1914-1918. En voici un autre. Celui-ci a refait surface en 1993 lorsqu'il a été publié à compte d'auteur par la famille à partir du tapuscrit laissé par monsieur Légaré. L'édition commerciale le rend maintenant accessible au public et aux chercheurs. Légaré qualifiait son texte de journal, mais il a en fait été rédigé après les événements, à partir de carnets aujourd'hui disparus. D'où plusieurs erreurs de détails, notamment les dates, car les carnets étaient sans doute assez sommaires. Plus on avance, moins la forme journal est respectée et plus les impressions semblent ajoutées, comme si des carnets avaient été perdus ou que l'auteur avait interrompu la prise de notes. Ce sont donc les premiers temps, ceux où il était encore soldat, qui sont les plus intéressants. Michel Litalien nous explique tout cela.

Honoré-Édouard Légaré n'est pas un inconnu. Il est le petit-fils de l'honorable Joseph Légaré, ancien patriote. Son père, un notaire, avait servi dans la milice durant les opérations contre les Fénéniens. Lui-même n'a pourtant pas d'expérience militaire lorsqu'il s'engage en 1914. Comme simple soldat. Fait assez rare, il sort du rang en 1916, devient officier, mais est grièvement blessé à l'épaule et au poumon à la tranchée Régina le 1^{er} octobre 1916. Son ardeur ce jour-là lui vaudra une *Military Cross*, mais sa guerre est à peu près finie. Le récit s'interrompt là.

De toute évidence, on est devant un individu bien adapté à l'armée, et les habiletés sociales contractées en famille ont dû ici jouer un rôle; il est clair que lorsqu'il passe officier, il n'a pas à rougir de son manque d'éducation.

La publication récente de plusieurs récits du genre permet d'envisager l'écriture d'une histoire totale de la Première Guerre mondiale authentiquement québécoise, et pas seulement une histoire de la résistance à la conscription.

Philip Buckner et John C. Reid (dir.), *Revisiting 1759: the conquest of Canada in historical perspective*, Toronto, University of Toronto Press, 2012, viii-280 p.

Plusieurs thèmes couverts dans ce recueil d'articles issus d'un colloque tenu à l'Université de Londres ne surprendront pas : on revient sur des questions classiques comme les plans de Wolfe (Stephen Brumwell), les pratiques militaires des Habits Rouges durant la campagne de 1759 (Matthew C. Ward), l'attitude de la France (François-Joseph Ruggiu), les conséquences de la victoire britannique dans le reste de l'Empire britannique (Jack P. Greene), les conséquences sur les Amérindiens, ici les Hurons (Thomas Peace), sur le rôle des marchands entre la Proclamation Royale et l'Acte de Québec (Heather Welland), sur la rencontre des Canadiens et des British (Donald Fyson) et sur ce qui se passe dans l'ex-Acadie pendant que se déroule le dernier acte de la Conquête (Barry M. Goody).

Mais le thème qui revient le plus fréquemment est celui-ci : comment gouverner la nouvelle conquête ? Il apparaît dans les articles de Welland et Fyson, forment le cœur de la communication de Stephen Conway et est présent dans le dernier article, celui de Matthew P. Dziennik sur l'imagerie des clans de Highlanders et la conquête du Québec (d'ailleurs Dziennik se réfère à Conway). Conway pose la question dans toute sa brutalité : dans quelle voie engager le Québec dorénavant soumis à la domination britannique et, en particulier, que faire de sa population francophone et catholique ? Il ne faut pas attendre le Traité de Paris pour que la question soit posée. Expulsion ? Doit-on laisser les Canadiens y demeurer ? À quelles conditions ?

Pesant lourdement dans la balance, et c'est là le grand intérêt de l'article, est la politique irlandaise du gouvernement britannique de l'époque. Nous avons l'habitude de nous placer au centre du monde, et ce décentrement peut être assez bénéfique. Conway synthétise les argumentaires des protagonistes du débat, politiciens, hommes de lois, administrateurs publics et quelques hauts gradés, en disant qu'ils oscillaient entre deux modèles : l'irlandais bien sûr, et le minorquin. En effet, quelques-uns utilisaient explicitement l'exemple du régime imposé à Minorque depuis 1708.

Pas besoin de s'étendre sur la méthode irlandaise, même si Conway explique que les troubles qui éclatent en Irlande à la fin de la Guerre de Sept Ans n'ont pas l'ampleur du soulèvement de 1798. Pour Minorque, qui comme le Québec était peuplée de catholiques non anglophones, les Britanniques avaient opté pour un régime relativement bénin : reconnaissance des privilèges acquis (propriété, magistratures et conseils en place), dispense religieuse (au sens de laisser les catholiques libres de pratiquer, de commercer, etc.), et exception légale (continuation de la coutume légale établie). Au sujet de la coutume légale, lord Mansfield, Chief Justice, fera en 1764 état du précédent minorquin pour critiquer la Proclamation Royale de l'année précédente.

Ce n'est pas tellement l'altruisme envers les Minorquins par opposition à la dureté de l'occupation pour les Irlandais qui compte ici, mais le fait que Minorque était facile à gouverner et l'Irlande pas. Toutefois, la *Province of Quebec* présente au moins une caractéristique qui la rapproche plus de l'Irlande que de Minorque: c'est un espace à coloniser peuplé d'ennemis (alors que l'Espagne était jadis alliée aux Britanniques). Ici toute la question d'une assemblée protestante promise aux colons britanniques voulant s'installer au Québec est sous-jacente, assemblée impossible dans l'immédiat à moins d'expulser ou de piétiner les droits des Canadiens, comme cela se passait justement en Irlande.

Pour les raisons pratiques, dont l'agitation grandissante des colons américains, les partisans d'une solution à la Minorque finiront par l'emporter en 1774 sur ceux qui favorisaient le modèle irlandais, qui n'avait pas produit des résultats brillants selon William Knox. Fait intéressant, ce Knox avait été sous-secrétaire pour l'Irlande du Nord et défendait explicitement une solution à la Minorque, en employant cette expression. On peut donc supposer que l'une des choses qui a pu faire pencher la balance pour une solution de gouvernement moins radicale, c'est le revanchisme des protestants d'Irlande, aussi difficiles à manier par Londres que les catholiques, sinon plus.

Les origines légales de l'Acte de Québec seraient donc inscrites dans le débat anglais dès la Conquête. D'où Conway conclut que l'histoire du gouvernement de la *Province of Quebec* doit être étudié avec les yeux sur tout l'empire britannique, pas seulement ses parties les plus notables.

On pourrait faire une critique sévère du recueil en ce qu'il est le digne avatar d'une conquête, le seul contributeur québécois était Donald Fyson. Mais il est bien légitime pour les descendants du vainqueur de parler de leurs états d'âme historiques de temps à autre, non? En-dehors du seul Fyson, on doit aussi dire que les travaux de recherche québécois y sont totalement ignorés. Or je pense que des auteurs québécois écrivant sur la Conquête du point de vue de l'Autre, le Britannique par exemple, arriveraient difficilement à ne pas citer un peu beaucoup des auteurs britanniques, n'est-ce pas? Je terminerais sur une vraie critique: le sous-titre annonce un ouvrage de « perspective » historiographique. C'est assez peu le cas, peut-être faute de lire le français.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Les conclusions de John Horne et Alan Kramer sont catégoriques. Voir dans 1914. *Les atrocités allemandes: la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Paris, Texto, 2011 (éd. orig. anglaise 2001), p. 605-605.
2. *Ibid.*, p. 654-655.
3. *Ibid.*, p. 127.

4. Cet article paru originellement dans la *Revue de synthèse* en 1921 a été souvent reproduit. Je cite l'édition Armand Colin de 1997, p. 176. La rumeur russe en question s'était répandue comme une traînée de poudre en août 1914 en Grande-Bretagne et en France : c'était l'idée de l'arrivée imminente de masses de soldats russes sur le front ouest.
5. On trouvera une synthèse des tentatives de rencontre entre histoire et psychologie dans le domaine français dans Jacques Maître, « L'Histoire psychologique en France (1968-1997) », *Revue belge d'histoire contemporaine*, vol. 29, no. 3-4, 1999, p. 427-484.
6. David Rose, *The intellectual life of the British working classes*, New Haven, Yale University Press, 2002 (2001), p. 443. Si je traduis librement les propos de madame Rodaway cités par Rose, c'est bien elle qui emploie le mot « concomitant ». Tout ce chapitre citant des dizaines de commentaires du genre où est retourné le regard de l'intellectuel, est d'une grande drôlerie. On aura remarqué que Rose met des « s » à classes ouvrières dans le titre de son livre.
7. Cette propension à trouver dans des forces obscures – luttes des classes, inconscient, discours, signes – les causes explicatives universelles en sciences humaines a été critiquée par le sociologue français Raymond Boudon dans de nombreux livres et articles, dont *L'idéologie ou l'origine des idées reçues* (1986) et *Croire et savoir* (2012). Michel Foucault est l'une de ses principales cibles.
8. En fait, il y a une énorme différence entre le « discours » d'un Esquirol et sa pratique. Ce sont souvent des raisons politiques et économiques qui ont conditionné le développement des grands asiles. Ceux-ci ont été jugés nécessaires parce qu'il était inadmissible au tournant du XVIII^e siècle de ne pas s'occuper des fous, c'est-à-dire de les laisser croupir dans des cachots immondes ou être victimes des violences de leurs proches, et parce que l'on espérait guérir par un traitement moral, quel que soit ce que l'on peut entendre sous ce vocable. Le discours d'Esquirol, qui avait d'abord préconisé de petites maisons de 40-60 patients où un traitement individuel était possible, a changé d'opinion afin de justifier de plus grandes institutions, plus économiques pour les comptes publics et qui allaient être construites de toute façon. En plus, Esquirol y trouvait la satisfaction de ses ambitions professionnelles. Là-dessus, voir Marcel Gauchet et Gladys Swain, *La pratique de l'esprit humain*, Paris, Éditions Gallimard, 2007 (1980), chap. VIII. J'ajoute que si les discours théoriques influencent les praticiens, ceux-ci ne sont pas les dupes qu'on pourrait croire : il faut lire les doutes des cliniciens sur leurs diagnostics, il faut arpenter pièce par pièce un dossier psychiatrique pour voir comment la vision de la maladie peut varier avec le temps et l'échec des traitements, et pour apercevoir les limites qu'ont les théories en vogue sur la pratique. La plupart des cliniciens sont sagement sceptiques et ne sont pas les buveurs de discours que certains supposent qu'ils sont. Et si la psychanalyse a pu avoir une influence positive, c'est par l'insistance sur l'entrevue individuelle, et non pas par la théorie de Freud sur l'origine sexuelle des névroses, démentie spectaculairement par l'expérience des combats en 14-18, ni par l'automatisme du refoulement dans l'inconscient.
9. Dans cette lecture d'Ignace Meyerson, je suis et paraphrase plusieurs passages de Noémí Pizarroso, « La psychologie historique vue par la psychologie

- expérimentale: analyse d'une rencontre manquée», *Revue d'histoire des sciences*, vol. 61, no. 2, juillet-décembre 2008, p. 399-434.
10. Vernant a fait une déclaration à cet effet dans un colloque sur l'histoire de la folie de Michel Foucault en 1965. On lira le compte rendu d'Éliane-Amado Lévy-Valensi, «Histoire et psychologie», *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 20, no. 5, 1965, p. 928.
 11. Voir le long compte rendu dithyrambique «planté» dans une revue condescendante par Marcel Détienné, aussi de la VIe Section, «Mythes et pensée dans la Grèce ancienne. Problèmes et psychologie historique», *Archives des sciences sociales des religions*, no. 21, 1966, p. 125-134.
 12. Arnaldo Momigliano, «Règles du jeu pour étudier l'histoire antique», *Europe*, no. 945-946, janvier-février 2008, p. 10-20. L'article est d'abord paru en italien en 1973.
 13. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Folio», 2010, p. 481 et suiv., vers la fin du livre IV.
 14. Je pense bien sûr à Emmanuel Le Roy Ladurie et à Carlo Ginzburg, ce dernier se référant souvent à Marc Bloch.
 15. Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschugnall, «"Grand-père n'était pas un nazi": national-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale», Paris, Éditions Gallimard, 2013 (éd. orig. allemande 2002), 344 p.
 16. Sönke Neitzel et Harald Welzer, *Soldats. Combattre, tuer, mourir: procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris, Éditions Gallimard, 2013 (éd. orig. allemande 2011), 619 p.
 17. *Ibid.*, p. 502.
 18. *Ibid.*
 19. Harald Welzer, Sabine Moller et Karoline Tschugnall, *op. cit.*, p. 283.